

# L' Abeille.

8me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

8me Année

VOL. VIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 23 MAI 1860.

No. 31.

## Complot des Natchez et Massacre des Français.

ÉPISEDE DE 1729.

Il y a plus d'un siècle, les rives du Meschacébé retentissaient des accents lugubres de ses habitants, et ce fleuve majestueux, roulant dans ses ondes rapides de nombreux cadavres, voyait avec surprise ses flots rougis par le sang humain. Il avait entendu tour-à-tour les cris perçants de la détresse et les hurlements féroces des barbares; mais après quelque temps, tout était rentré dans le silence. De quel crime venait-il d'être le témoin? Quel est donc le forfait qui troublait ainsi le silence solennel des vertes forêts de l'Amérique septentrionale? C'est le massacre des braves compagnons de la Motte Cadillac; c'est celui de nos parents, habitants de Québec et de Montréal. Apprenons qui le fait couler ce sang généreux.

Louis XV avait ordonné de coloniser la Louisiane; les canadiens qui pour la gloire de leur souverain, étaient toujours prêts à abandonner ce qu'ils avaient de plus cher, courent s'y établir à la suite de La Motte Cadillac, Bienville et du Perrier. Ils construisent un fort chez les Natchez, forment quelques autres établissements moins considérables, lient des rapports de commerce avec les Français de Biloxi, et les voit à installés dans leur seconde patrie d'adoption. Il ne leur reste plus qu'à se défendre contre les sauvages, mais les braves élevés à l'école de Frontenac et de Vandreuil sont peu accessibles à la crainte et une année entière de paix et de tranquillité leur avait inspiré de la confiance. Mais dans l'ombre se trame le complot de la plus noire trahison. Pendant que les enfants de la France vivent en sécurité, les fils du Soleil décident leur massacre. Ils se rassemblent; sous leurs pieds gémissent les forêts encore vierges de ces lointains climats; leur multitude en surpasse les feuilles; sur leur visage brille une joie féroce, ils crient, ils s'attroupent, enfin le chef parle et ils font silence.

“ Enfants des bois, dit-il; ce n'est pas sans raison que votre chef vous a rassemblés aujourd'hui. Plus nombreux que les arbres, les blancs nous entourent de toutes

parts, et cependant il leur arrive encore tous les jours de nouveaux compagnons. Lorsque pour la première fois, et je m'en souviens, car il n'y a que vingt-trois printemps, ils arrivèrent dans notre pays, ils vinrent à nous avec le calumet de la paix, et ils nous offrirent des colliers. Nous avons accepté leurs présents. Vous savez tous comme ils étaient alors dociles. Ils nous recevaient dans leurs tentes, ils partageaient avec nous leurs chasses et leurs pêches. Mais après quelques lunes, un grand nombre de compagnons vinrent les rejoindre, dès lors ils ont oublié les colliers, car ils ne nous craignaient plus. Ils ont passé les limites que nous leur avions fixées; ils ont établi des villages sans notre permission. Leur audace ne s'est pas arrêtée là; ils ont osé mettre la main sur un des fils du Soleil, ils l'ont chargé de chaînes et l'ont même outragé. Voyez, il demande vengeance. Les enfants d'Ononthis ont oublié leurs promesses, et les enfants du Soleil ne les en puniraient-ils pas? Il faut les détruire, si nous ne voulons être obligés de dire bientôt aux ossements de nos pères: “ Suivez-nous dans une terre étrangère; ” aux forêts qui nous ont vus naître “ souvenez vous de nous; ” et au Soleil qui nous éclaire: “ Dirigez nos pas sur la terre de l'exil ”. Cependant il faut nous hâter, car les ennemis sont nombreux, et ils augmentent tous les jours. Fils du Soleil, voyez ce que vous devez faire. J'ai dit.”

Alors ces peuples font retentir les bois de ces cris féroces et sanguinaires: “ Qu'ils meurent, car ils ont oublié leurs promesses, et veulent nous égorger. ”

“ Enfants des bois, reprit alors le chef sauvage, puisque les fils d'Ononthis sont dignes de mort, concertez-vous bien, car ils sont braves, et manient le tonnerre. Que l'on se disperse dans tous leurs cantons, et que le vingt-troisième jour de la onzième lune, jour dans lequel on a coutume d'acheter des haches, on égorge tous ceux que l'on pourra surprendre. Gardez bien le silence, car . . . Il n'avait pas encore fini de parler qu'un cri de joie se fit

entendre: “ Saisissons la hache, disent-ils, allons au combat. eutenvons des chevelures. ” Ils crient, et la foule tumultueuse se dissipe, comme les nuages empor-

tés par l'aquilon. Dans cette forêt maintenant solitaire vient de se décider le sort de tant de braves! Un sauvage a parlé les Français sont perdus!

Cependant c'était peu de former ce projet, il fallait encore l'exécuter. La perfidie est la seule arme qui puisse leur réussir; c'est à elle seule qu'ils ont recours. Natchés, Yasous, Corrois, Sioux se mêlent partout avec leurs victimes, venant les uns après les autres afin d'éloigner tout soupçon, donnant pour prétexte, ici les intérêts du commerce, là, la chaleur insupportable de leur climat; ailleurs un voyage supposé, et font si bien que loin de jeter l'alarme, ils sont reçus comme des amis. Les voilà donc à la porte de la bergerie ces loups furieux qui n'attendent pour égorger leurs victimes que le moment le plus favorable.

Cependant l'établissement des Français dans le pays des Natchez inspirait de la crainte aux naturels: “ Les fils d'Ononthis y sont nombreux et braves, se disent-ils les uns aux autres. Ils saisiront leur hache et nous assommeront; mais allons, du moins nous mourrons libres. ” Mais plus la difficulté était grande plus leur perfidie était ingénieuse. Ils arrivent peu-à-peu, font des achats considérables, témoignent à leurs hôtes tout le respect possible et s'établissent à quelque distance du village sous prétexte d'attendre l'arrivée prochaine de deux navires chargés de marchandises.

Cependant arrive ce jour qui devait être si fatal à quelques uns de nos ancêtres. Les Natchez après avoir adoré le soleil levant au nom duquel ils allaient commettre le plus grand des crimes, se séparent, se munissent d'armes et se rendent au village. Là règne la joie la plus bruyante; les équipages et les passagers sortis de leurs vaisseaux célèbrent avec leurs compatriotes leur heureuse arrivée; ils se réjouissent et font bonne chère. Pendant ce temps, les sauvages vont et viennent, donnent des ordres et cela sans exciter de soupçon, si grande était leur adresse, si profonde était la sécurité des Français! Enfin tout était prêt, les victimes et les bourreaux; trois coups de fusil résonnent dans la porte de M. Chépar et le village est déjà baigné du sang de